

Une banalité essentielle

Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*, Boréal, 1993 [1977], 216 p.

Daniel Grenier

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, D. (2015). Compte rendu de [Une banalité essentielle / Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*, Boréal, 1993 [1977], 216 p.] *Liberté*, (306), 66–67.

Une banalité essentielle

DANIEL GRENIER

D'ICI, de mon balcon en haute ville, je peux presque apercevoir l'édifice qui porte son nom, en plein cœur du quartier Saint-Roch, où les toits du mail ont été retirés il y a quelques années pour laisser place au ciel. La pente est escarpée et ma vue est extraordinaire, sur les Laurentides au nord et, plus près, sur les nombreuses églises et les autoroutes, et aussi sur le fameux amphithéâtre, presque terminé. *Ces enfants de ma vie* est « prêt », me confirme l'ordinateur de la Bibliothèque Gabrielle-Roy. On m'aura coiffé au détour. Pendant que je regardais ailleurs, la vue peut-être, les belles rues sinueuses de Québec, un amoureux de Gabrielle se sera faufilé devant moi et aura agrippé le bouquin. Il s'en repaît quelque part dans Saint-Jean-Baptiste.

Pas grave, je me dis : ma blonde doit bien avoir un vieil exemplaire du cégep qui traîne dans ses boîtes de déménagement. Et, je me dis, trouver un vieux Boréal Compact tout corné et souligné par les stylos de mon amoureuse avant que je ne la connaisse, c'est aussi satisfaisant que louer une édition « définitive » dans un édifice qu'on a nommé en son honneur. Ce n'est pas la même symbolique, mais c'est une aussi belle symbolique.

Je n'ai pas toujours été un lecteur de Gabrielle Roy. Ça m'aura pris du temps avant de tomber dans son œuvre pour de bon. Plus jeune, je la trouvais ennuyante, plus vieux, je ne la trouvais pas assez *spéciale*. Ça aura pris un déménagement dans « son » quartier, à Saint-Henri, en 2008, pour me convaincre de lui donner une chance, à elle, à Florentine, à Christine, à Alexandre, et à tous les autres qu'elle a inventés. Depuis, je suis devenu un de ses grands admirateurs, de ceux qui parlent beaucoup d'elle aux gens, de ceux qui cherchent à convaincre qu'elle est bien plus que la romancière pastorale et prévisible que les

histoires littéraires en ont faite en insistant sur sa grande sensibilité et sur le bruit des criquets qu'on peut entendre si on se penche sur certaines de ses pages manitobaines.

Évidemment, ça prend une certaine forme de patience, du temps pour réfléchir, aux mots, aux choses, à leur poids et à leur rythme, à leur banalité essentielle. Maintenant, quand je lis Roy, je reste souvent ébahi devant sa capacité infinie à peindre des scènes de la vie ordinaire et à leur

restaurer toute leur profondeur, sans aucun artifice stylistique (*less is more*, comme dirait l'autre), mais ça n'a pas toujours été le cas; longtemps, j'ai eu besoin de choses extrêmes, de passions emberlificotées et de phrases tarabiscotées...

« C'en prend pas une grosse tentation non plus pour qu'on se décide, nous autres, à la donner, not' petite vie de quêteux. »

Mais la vie est ailleurs. La plupart du temps, la notion de tragédie n'est pas ce qui inspire Roy, pas plus que l'expérimentation langagière, et *Ces enfants de ma vie* ne fait pas exception, avec ses six courts récits dans la vie d'une institutrice qui se promène d'école en école, au cœur de la prairie manitobaine du début du xx^e siècle. L'univers de Gabrielle Roy n'est ni celui de Tchekov (très peu de fusils y servent au troisième acte) ni celui d'Hébert (très peu de maris y meurent empoisonnés).

Dans cet univers peuplé d'un bout à l'autre de petits êtres gentils, moqueurs,

mesquins et gênés, remplis de part en part de petits drames et de grandes rêveries, on se balade à travers la prose maîtrisée de Roy, entre le calme d'une sieste d'après-midi et la fureur d'une tempête hivernale. Tout le monde y est jeune, à commencer par la femme à la plume, qui parle et qui nous livre ses impressions. Elle a à peine vingt ans lorsqu'elle obtient son premier contrat et fait la connaissance de Vincento, le fils d'Italiens, qui refuse de laisser partir son père et de rester en classe, de Nil, qui chante si bien, et des Demetrioïff, petits et grands, qui ne sont pas faits pour étudier.

Ces enfants de ma vie n'est pas une œuvre de jeunesse, au contraire, mais, comme souvent chez Gabrielle Roy, c'est une œuvre qui explore le fait, l'idée, le sentiment d'être jeune, ce que ça fait et ce que ça veut dire; ce que ça voudra dire plus tard, quand on se regardera et qu'on se souviendra de ce qu'on a été, avec nostalgie. Au fond, Roy n'a jamais écrit sur autre chose et, à mesure qu'elle s'éloignait concrètement de son sujet de prédilection, elle s'en rapprochait symboliquement. Dans *Rue Deschambault*, la voix de Christine et la sienne fusionnaient déjà (elle a d'ailleurs repris certaines expressions et des souvenirs de la première dans son autobiographie), proches par les ans et par les expériences. Ici, le temps a fait son œuvre, plusieurs décennies ont passé et l'écrivaine serenne est marquée par les réminiscences de son personnage alors même qu'elle lui insuffle une maturité que celle-ci ne pourra jamais posséder. Comme l'écrivait François Hébert dans *Liberté* en 1978 : « Gabrielle Roy parle d'une institutrice, oui; mais en même temps, non : elle parle d'elle-même; et de parler à des lecteurs. D'apprendre à leur parler, et de le leur enseigner... ce que l'institutrice inscrit en blanc sur noir au tableau, c'est aussi ce que Gabrielle Roy écrit en noir sur blanc sur le papier. » C'est vrai, c'est beau, et l'image inversée du personnage comme un négatif de l'auteure est à retenir.

Au fond, la seule chose qu'on peut reprocher au style de Roy, c'est sa grande sagesse, dans tous les sens du terme. Il y a chez elle un côté contemplatif et détaché, une intelligence de la lenteur, qui avoisine parfois le monotone et qui, dirait-on, se refuse à la fougue et à l'émotion, pourtant si bien *décrites*. Dans *Ces enfants de ma vie*, cette sagesse se concrétise bien sûr dans la figure de la jeune maîtresse d'école, qui doit à tout prix conserver l'ordre, établir son autorité sur la classe. Ainsi, c'est d'abord à la manière

d'un labeur éreintant, mais gratifiant qu'on avance à travers chacune des historiettes et des portraits de ces êtres rencontrés et admirés par l'institutrice. Mais c'est sans compter l'arrivée d'un nouvel élève, Médéric, dont le récit prend à lui seul presque la moitié du livre. En effet, quand survient Médéric sur sa jument, dans « De la truite dans l'eau glacée », on assiste à une petite révolution, à ce qu'il serait possible de qualifier de *perte de contrôle* de la romancière. Soudain, la narration se fait plus vive, s'emballe et se laisse aller à des métaphores et à des images d'une vivacité inédite. C'est qu'aux côtés de Médéric, la jeune maîtresse découvre à la fois l'amour et toute la cruauté qu'il implique et sous-entend et, à mesure qu'elle relie les événements, on comprend avec elle la fragilité de tout cela, alors que sa retenue déjà légendaire semble sur le point de céder

à quelque chose d'autre, à quelque chose de grandiose et de dangereux. Le livre se referme sur un grand départ, et sur un bouquet de fleurs séchées.

Plus je pense à ce beau récit, plus je me dis que, d'une certaine manière, l'arrivée et la fuite de Médéric servent à nous rappeler qu'approcher Gabrielle Roy aujourd'hui, en dehors du cadre scolaire et académique, c'est aussi lui redonner, en tant qu'écrivaine, le droit d'être autre chose qu'un modèle à suivre ou une dissertation à remettre à échéance : comme sa narratrice, elle est peut-être moins docile qu'on ne le croit. Après tout, quel destin ennuyant pour celle qui a tant et si bien parlé de l'école, du lieu comme de l'idée, de son importance dans la vie de tout un chacun, et des rencontres merveilleuses et magiques qui peuvent s'y produire. **L**

oubliés pendant des décennies, si elle se souvient d'eux c'est pour leur demander de l'aide, soi-disant pour « sauver la démocratie » ! Alphonse, lui, y va d'un morceau d'anthologie : « La société nous a donné de quoi. A nous a donné de quoi, oui, c'est la vérité. [...] A nous a donné les tentations. [...] La société nous met toute sous les yeux; tout ce qu'y a de beau sous les yeux. On dirait qu'à peur qu'on soye pas assez tentés. Ça fait donc qu'à nous achale pour qu'on achète ses bebelles. [...] Toute la saprée bastringue de vie est arrangée pour nous tenter. Et c'est comme ça qu'à nous tient, la gueuse, et qu'à nous tient ben. C'en prend pas une grosse tentation non plus pour qu'on se décide, nous autres, à la donner, not' petite vie de quêteux. » Comme le roman *Alexandre Chenevert*, ce passage me rappelle les slogans publicitaires de *Berlin Alexanderplatz*, venus mettre en lumière le vide sur lequel reposaient – reposent encore davantage aujourd'hui – nos sociétés.

« Alors, tout lui fut rêve et, bravement, elle entra dans le rêve pour y jouer son rôle. Et cependant, tout lui fut effort douloureux pour vivre à la hauteur du rêve. » Un soir, à l'improviste, Jean invite Florentine au restaurant. Elle porte sa petite robe de laine, un bas filé, des ongles au vernis usé qui révèle les taches blanches de son anémie, et elle entend pour la première fois de sa vie le mot apéritif. Nul n'échappe facilement à sa condition. Jean ne s'autorise pas à choisir cette fille qu'il désire, mais pour laquelle il éprouve aussi une pitié encombrante, car l'ignorance de Florentine incarne tout ce qu'il veut fuir. Entre les envies de ses personnages et leur capacité à les satisfaire, il y a cette part secrète des êtres que Gabrielle Roy explore. La portion d'ombre, de non-dit, se situant quelque part entre l'illusion qui maintient en vie, et les désillusions qui font tomber. Un clair-obscur fragile tel un fil tendu sur lequel l'humain, en solitaire au milieu des autres, tente de se déplacer.

À l'heure où l'écart entre riches et pauvres n'a jamais été si vertigineux, la question de la lutte des classes est dépassée, dit-on. Entre les laissés-pour-compte, mis hors d'état de nuire, et les tout-puissants qui savent mettre leurs fortunes colossales à l'abri des lois en influençant la politique, il ne resterait plus qu'une vaste classe moyenne à sécuriser, à endormir dans un confort matériel – et individuel – jusqu'ici inégalé, même si, pour cela, elle doit s'endetter. *Bonheur d'occasion* me rappelle que ce pays de l'ignorance et de la misère ouvrière (souvent francophone) n'est pourtant pas loin derrière nous, qu'il a même façonné ce que nous sommes devenus.

Écouter les ombres

HÉLÈNE FRÉDÉRIK

CE QU'IL ME RESTAIT d'un lointain *Bonheur d'occasion* avant d'y replonger : une tension entre classes sociales, une atmosphère de misère et de mélancolie. Quelque chose de familier par sa proximité géographique et d'inconnu par son éloignement dans le temps : le quartier Saint-Henri des années quarante. Une langue assez classique, sûre d'elle, évocatrice, y allant d'un certain lyrisme tout en pointant l'essentiel.

J'avais oublié beaucoup de choses, parmi lesquelles l'odeur de mélasse du faubourg, l'expression « mon steady », l'omniprésence de l'argent, l'art de décrire une tempête de neige, une certaine dureté dans l'expression de la volonté. J'avais oublié avec quelle acuité s'y présente ce besoin de recommencement que nous connaissons chez nous, et qui prend la forme d'un déménagement perpétuel, avec la conviction que le « nouveau » fera advenir le « mieux ». Surtout, m'avait échappé la quête d'un sens collectif partant de l'expression de misères individuelles.

En donnant la parole au Montréal ouvrier, Gabrielle Roy sut exprimer les préoccupations de l'époque – lesquelles

demeurent, pour certaines, très actuelles. Plus encore, elle parvint à lier la détresse individuelle à un questionnement collectif, notamment sur la guerre, réalisant peut-être par là cette « grande entente », un espace de conciliation, dont elle dit avoir rêvé toute sa vie. En toile de fond, on trouve le cercle vicieux de la pauvreté, représenté par le quartier Saint-Henri et la jeune

Florentine, serveuse au Quinze-Cents. Cette misère est comme surlignée, mise en relief par Westmount et les illusions de la richesse que lui fait miroiter Jean Lévesque, un jeune homme brillant, déterminé à se hisser au-dessus de ses origines orphelines, quitte à sacrifier son sentiment amoureux.

Les soirs d'hiver, ça discute fort chez la mère Philibert. Des chômeurs depuis longtemps en panne de solutions arrivent chez elle transformés en militaires, provoquant toutes sortes de réactions. Emmanuel s'est engagé dans l'armée pour aider, « il y a pas deux sortes de monde sur la terre », dit-il. Boisvert voit les choses autrement. La société n'a rien à donner à des gens comme eux, les gens du faubourg. Après les avoir

GABRIELLE ROY
Bonheur d'occasion
Boréal, 2009 [1945], 466 p.